

Mon royaume sauvé des eaux

Viktor Ugo-Appas
31 décembre 2007
jolimelodia@noos.fr

Mon royaume sauvé des eaux

Avant que la pluie ne vienne, j'irai dans mes châteaux autrichiens dire la vérité aux femmes félines qui toujours m'ont protégé. À ces merveilleuses magiciennes, j'avouerai les imprudentes incantations que je me suis risqué à lancer vers le ciel. À chacune d'elle, je tenterai de décrire l'effroi et la tristesse qui sont miennes lorsqu'en plein jour je m'aventure, la lanterne à la main, dans les herbes de mon verger et que s'accumulent au dessus de moi les ventres de plomb des nuages que j'ai eu la bêtise d'invoquer. Mes châtelaines consentiront-elles à unir leurs volontés pour que l'eau de l'orage ne crépite pas sur les fragiles bâtiments de mon royaume de carton ? Mes femmes lointaines, mes beaux souvenirs de Bohême, vous mes bijoux précieux sauvés du naufrage de l'empire, aurez-vous encore assez d'amour pour porter les yeux sur mon pitoyable territoire de pacotille ? Il faut faire vite. Déjà j'entends les premières gouttes qui frappent les feuilles de ma vigne vierge. Du haut de mon donjon de pierre factice, je m'élanche aux commandes rustiques de mon aéroplane en tiges de bambou. Le vent, le froid, me fouettent le front, mais je garde le cap et ne tarde pas à pénétrer dans l'espace aérien de la vallée des Sept Châteaux dont je suis le propriétaire depuis que mon

oncle est mort d'un excès d'opium. Ayant habilement évité la sagaie du gardien de l'aérodrome, je me pose sur la piste, m'enveloppe de ma cape de connétable et ordonne à l'employé des transmissions de faire chauffer dare-dare sa cheminée afin d'annoncer au plus vite ma venue. À équidistance de vos sept demeures, je vous retrouve, mes belles protectrices, assises en robes noire et blanches, aux côtés de vos chevaux, sur le grand damier de bois qui servait autrefois lors des célébrations de la Jeune Vache de Printemps. Mes soucis atmosphériques vous émeuvent et je vous vois vous consulter à voix basse pour mettre au point la méthode qui permettra de chasser la nuit d'orage qui endeuille mon lointain royaume. « As-tu emporté avec toi quelques gouttes déjà tombées ? » C'est la demande que tu me fais, toi ma brune et ténébreuse Crucifera. Je dépose à tes pieds, joliment chaussés d'escarpins couleur tabac, un carafon où stagne une petite quantité d'eau fraîche récoltée sur les bâches qui enveloppent les statues de mon jardin. « C'est une pluie qui possède une volonté hors du commun ! » Ton jugement a été propulsé avec vivacité par tes lèvres maquillées de rouge métallique, ma toute vibrante Diane au chignon parfait. Et toi, ma Calypso, aux courbes de voilier rapide, tu ajoutes : « Il faut la convoquer ici, immédiatement ! » Alors, toutes les sept, vous unissez vos voix rectilignes en un chant muet qui va modifier l'aspect des nuages épars dans le ciel bleu d'Autriche. Bientôt, les petites masses moutonneuses, légères, s'agglomèrent et s'allongent en un serpent blanc lumineux zigzagant dont l'extrémité va se perdre vers le sud-ouest, en direction de mon royaume fragile. J'ai le temps de compter, ma douce Reine, dix battements de ton cœur et, soudain, le long tuyau nuageux prend la couleur de l'orage. Des milliers de paons noirs en tombent et viennent, sous nos yeux, faire la roue, d'un air hostile et

méprisant. Calmant ton cheval d'une main caressante, tu leur demandes de ta voix claire, ma Daphné : « Vous êtes la pluie qui s'apprête à noyer le territoire de notre gentil connétable ? » Avec un ensemble parfait, la foule des paons dédaigneux répond : « Vous manquez de style dans vos habits pompeux de châtelaines. Votre protégé est un lâche. Nous allons éteindre toutes les bougies de son ridicule royaume. Nous allons ruisseler avec force et plus un seul pan de mur ne restera debout ! » Le sourire aux lèvres, tu me chuchotes, délicieuse Myrtille : « Ça suffit comme ça. Décolorons sans plus attendre tous ces pénibles volatiles. » Votre cri bref, sorti de vos sept poitrine, provoque en moi un spasme de surprise. Tous les paons, désormais blancs et immobiles, montent vers le ciel où, perdant leur formes animales, ils deviennent de mousseux nuages poussés par le vent. « Demain, tu verras le soleil se lever sur ton royaume intact, » me dis-tu, belle Apolline, dont je sens le bras nu caresser ma joue. De soulagement, d'émotion, des larmes abondantes montent à mes yeux et, courbé, gémissant, je baptise la terre aimée de mes femmes souveraines avec ma petite pluie de pénitent